

Le Héros selon Michelet

In: Romantisme, 1971, n°1-2. pp. 102-110.

Citer ce document / Cite this document :

Viallaneix Paul. Le Héros selon Michelet. In: Romantisme, 1971, n°1-2. pp. 102-110.

doi : 10.3406/roman.1971.5377

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/roman_0048-8593_1971_num_1_1_5377

PAUL VIALLANEIX

Le Héros selon Michelet

Michelet vécut à Nantes, où quelques témoins chenus purent encore lui raconter les « noyades » de la Terreur¹, un moment décisif de sa carrière. Il y trouva refuge, quelques mois après le 2 Décembre, lorsque son refus de prêter serment de fidélité à l'Empereur lui valut d'être chassé du Collège de France et des Archives et qu'il décida de fuir Paris, sa ville natale, qui, déshonorée par le coup d'Etat, avait cessé, à ses yeux, d'être Paris. Il arriva à Nantes le 12 juin 1852. Il s'y installa, le 22, dans une vaste maison du quartier Saint-Félix, louée à un épicier du nom de Pironneau. « Maison charmante, selon le *Journal*, dans la variété de ses expositions, dans l'immensité de fraîcheur, de verdure et de fruits dont elle était entourée². » Il ne devait la quitter, pour un exil plus lointain, à Nervi, près de Gênes, que le 15 octobre 1853. C'est là qu'il rédigea, entouré de l'amitié et aidé de l'érudition des républicains locaux : Guéraud, Chevaz, Dugast-Matifeux, Guépin, Mangin, Fillon, Péan et Clemenceau, le père du « Tigre », les deux derniers tomes de l'*Histoire de la Révolution*, qui furent mis en vente par Chamerot, à Paris, en août 1853. Il travailla beaucoup, « sans respirer³ », jusqu'à l'épuisement de ses forces. Mais il s'interrogea aussi, selon son habitude, sur les difficultés de sa tâche, sur le sens de l'œuvre qu'il était en train d'achever. « Chaque matin, écrivit-il dans le *Journal* du 15 juin 1853, je me levais en hâte, non sans inquiétude de savoir si je répondais à la grandeur de mon sujet, si j'en pénétrais le mystère. »

Quel était donc le « mystère » dont la pensée, « chaque matin », tourmentait Michelet ? C'était celui de l'action héroïque et de son incidence sur le cours des événements. L'épilogue de l'*Histoire de la Révolution*, daté du 1^{er} août 1853, résuma, sans la conclure, la méditation nantaise de l'historien :

« En faisant ici mon adieu au grand travail qui m'a tenu compagnie si fidèle, dix années de ma vie⁴, je dois lui dire, je dois dire au public ce que j'en pense moi-même, en l'envisageant froidement.

1. On trouvera l'un de ces témoignages oraux, cité textuellement, dans l'*Histoire de la Révolution*, l. XVI, ch. 1 (éd. Walter, Pléiade, t. II, p. 886, note).

2. *Journal* du 23 juin 1852.

3. *Journal* du 15 juin 1853.

4. Le tome I^{er} de l'*Histoire de la Révolution* ne fut publié qu'en février 1847. Mais pourquoi ne pas dater de 1843, du cours sur les jésuites, le *sursum corda* républicain, la décision de rappeler à la France sa vocation révolutionnaire ? Walter observe que

« Toute l'histoire de la Révolution, jusqu'ici, était essentiellement monarchique. (Telle pour Louis XVI, telle pour Robespierre.) Celle-ci est la première républicaine, celle qui a brisé les idoles et les dieux. De la première à la dernière page, elle n'a qu'un héros : le peuple.

« Cette justice profonde et générale qui a ici son premier avènement n'a-t-elle pas entraîné plusieurs injustices partielles ? Cela se peut. L'auteur n'a-t-il pas souvent trop réduit la grandeur des hommes héroïques qui, en 93 et 94, soutinrent de leur indomptable volonté la Révolution défaillante ? Il le craint, c'est son doute, son regret, dirai-je son remords⁵ ? »

Michelet confessait ainsi des scrupules tout naturels de la part de l'historien d'une action populaire dont l'initiative avait largement échappé à ses chefs. Mais il poursuivait aussi une réflexion bien antérieure, chez lui, à son expérience d'historien de la Révolution française, puisqu'elle remontait aux débuts de sa carrière. Peut-être se rappelait-il ce jour de juillet 1819 où, âgé de vingt et un ans, il avait soutenu, en Sorbonne, une thèse de doctorat sur Plutarque. Examinant les *Vies des hommes illustres*, il se demandait alors à quelles conditions une biographie héroïque pouvait être véritable, de quelle manière « ces colosses qui nous effraient dans l'histoire⁶ » pouvaient être apprivoisés par l'historien, éclairés par ses explications, admis dans ses récits. Les conclusions de sa thèse demeuraient indécises. Mais le problème proprement historique de l'héroïsme avait été posé.

Michelet crut le résoudre quelques années plus tard, avec l'aide de Vico. Il hérita de son maître l'idée d'une « science nouvelle » dont l'objet serait la vie même des peuples et de l'humanité. Il ne voulut voir dans le héros qu'une figure mythique, dans sa légende que l'expression du génie d'une communauté. Il admira la méthode critique dont Vico s'était servi pour étudier les origines fabuleuses de Rome. Il en dégagea hardiment la portée. « Ces origines fabuleuses, assura-t-il, ces Hercule dont le bras sépare les montagnes, ces Lycurgue et ces Romulus législateurs rapides qui, dans une vie d'homme, accomplissent le long ouvrage des siècles, sont les créations de la pensée des peuples... Quand l'homme a voulu des hommes-dieux, il a fallu qu'il entassât des générations sur une personne, qu'il résumât en un héros les conceptions de tout un cycle poétique. A ce prix, il s'est fait des idoles historiques, des Romulus et des Numa. Les peuples restaient prosternés devant ces gigantesques ombres. Le philosophe les relève et leur dit : « Ce que vous adorez, c'est vous-mêmes, ce sont vos propres conceptions... Ces bizarres et inexplicables figures qui flottaient dans les airs, objet d'une puérile admiration, redescendent à notre portée. Elles sortent de la poésie pour entrer dans la science. Les miracles du génie individuel se classent sous la loi commune⁷. »

Sous l'influence de Vico, que celle de Niebuhr et de Creuzer vont bientôt recouper, Michelet se conduisit en « philosophe ». Il rangea « sous la loi commune » les « miracles du génie individuel ». Il enseigna à ses élèves de

Michelet commença « dès le printemps 1841 à recueillir les matériaux et les documents relatifs à la Révolution » (*op. cit.*, t. I, p. ix).

5. *Histoire de la Révolution*, t. II, p. 1149.

6. « Examen des *Vies des hommes illustres* de Plutarque », in *Ecrits de jeunesse*, p. 274.

7. *Histoire romaine*, préface, p. vi (1^{re} éd., 1831, Hachette, éd.).

l'École normale, de 1827 à 1836, une histoire résolument iconoclaste, quasi « républicaine ». Dans l'*Histoire romaine*, il résuma son interprétation de l'héroïsme de manière imagée : « Dans l'immobile chrysalide du symbole s'opère le mystère de la transformation de l'esprit ; celui-ci grandit, s'étend tant qu'il peut s'étendre ; il crève enfin son enveloppe, et celle-ci tombe, sèche et flétrit⁸. » L'avenir du jeune champion de l'« esprit » semblait, au lendemain de 1830, tout tracé : « M. Symbole » (ainsi l'avait-on surnommé au quartier Latin) serait un autre Creuzer. Mais c'était là une illusion. En réalité, Michelet, après avoir arraché le masque fabuleux de Romulus, s'apprêtait à crever l'« immobile chrysalide » de son propre personnage. Un nouvel historien allait déplier ses ailes, rejeter, comme une « enveloppe » flétrie, ce symbolisme historique qu'il avait si éloquemment professé et dont un Strauss, plus audacieux que lui, osait se réclamer dans son étude du « mythe » de Jésus⁹. Au cours de la rédaction des premiers volumes de l'*Histoire de France*, Michelet reconnut la réalité du héros et de l'héroïsme. Il la découvrit aussi en reconstituant les *Mémoires de Luther* (1835) et en trouvant dans le Réformateur l'homme qu'il lui « fallait » pour composer une biographie soi-disant symbolique : « Un homme qui eût été homme à la plus haute puissance, un individu qui fût à la fois une personne réelle et une idée ; de plus, un homme complet, de pensée et d'action¹⁰. »

L'histoire même du Moyen Âge le mit en présence de créatures qui durent, d'abord, le surprendre : non pas « flottantes dans les airs » de la mythologie, mais établies dans la vie historique d'une nation ; non pas « gigantesques » à la manière des « idoles » de Rome, mais humbles et humiliées comme ce peuple de France qui assimila leur destinée à sa propre misère. Tel apparut à ses yeux désillés Louis le Débonnaire, lorsque Lothaire, fils indigne, le soumit à l'épreuve d'une pénitence publique : « Le parricide croyait avoir tué Louis. Mais une immense pitié s'éleva dans l'Empire. Ce peuple, si malheureux lui-même, trouva des larmes pour son vieil empereur. On raconta avec horreur comment le fils l'avait tenu à l'autel pleurant et balayant la poussière de ses cheveux blancs ; comment il s'était enquis des péchés de son père, nouveau Cham qui livrait à la risée la nudité paternelle... C'était l'archevêque Ebbon, condisciple de Louis et son frère de lait, l'un de ces fils de serfs qu'il aimait tant, qui lui avait arraché le baudrier et mis le cilice. Mais en lui ôtant la ceinture et l'épée, en lui ôtant le costume des tyrans et des nobles, ils l'avaient fait apparaître au peuple comme peuple, comme saint et comme homme¹¹. » A l'autre extrémité de l'ère médiévale, la Passion de Charles VI le Fou répétait celle de Louis le Débonnaire. Dans une scène digne du *Roi Lear*, Michelet représenta Charles assistant à l'un des mystères de la Passion dont il voulut encourager les acteurs : acteur lui-même en même temps que spectateur de sa déchéance, sous les yeux d'une foule aussi pitoyable que lui et fraternelle : « Dans l'ordonnance par laquelle Charles VI

8. *Histoire romaine*, préface, p. vii.

9. L'ouvrage de Strauss, *La Vie de Jésus*, publié en 1835, fut traduit, trois ans après, par Littré.

10. *Mémoires de Luther*, préface, p. vi (édition de la Société belge de librairie, 1835).

11. *Histoire de France*, l. II, ch. 3 ; t. I, p. 157 (éd. Hetzel, illustrée, en 4 vol.).

autorise ceux qui jouaient les mystères de la Passion, il les appelle « ses amés et chers confrères ». Quoi de plus juste, en effet ? Triste acteur lui-même, pauvre jongleur du grand mystère historique, il allait voir ses confrères, saints, anges et diables, bouffonner tristement la Passion. Il n'était pas seulement spectateur, il était spectacle. Le peuple venait voir en lui la Passion de la royauté. Roi et peuple, ils se contemplaient, et avaient pitié l'un de l'autre. Le roi y voyait le peuple misérable, déguenillé, mendiant. Le peuple y voyait le roi plus pauvre encore sur le trône, pauvre d'esprit, pauvre d'amis, délaissé de sa famille, de sa femme, veuf de lui-même et de ses survivants, riant tristement du rire des fols¹². »

De cet héroïsme paradoxal, non plus mythique, mais mystique, que ni Vico ni Creuzer ne lui avaient enseigné, Michelet reçut la révélation définitive en rencontrant Jeanne d'Arc. Il s'agit bien, en effet, d'une rencontre, d'un événement privé, que l'on pourrait presque dater en consultant le *Journal* des années 1840-1841. Dans la personne d'une jeune paysanne, le peuple se reconnut encore mieux que dans celle d'un roi « débonnaire » ou fou. Jeanne vécut, jusqu'à la mort, une Passion exemplaire. Cependant Michelet crut discerner dans son héroïsme un trait original et proprement miraculeux. Tandis que Louis et Charles n'avaient fait que donner en spectacle la « grande pitié » du royaume, Jeanne prit les armes pour y mettre fin. Elle ne se contenta point de revivre le Vendredi saint. Elle partit, entourée des humbles, à la conquête de Pâques. Au lieu de s'enfermer dans sa légende, elle s'avança dans l'histoire, avec la foi des simples, qui, seule, soulève les montagnes et libère la Terre promise. « Quelle légende plus belle que cette incontestable histoire ? » s'écria Michelet, qui n'était plus désormais « M. Symbole », mais un témoin et un évangéliste. « Mais il faut bien se garder, précisa-t-il, de n'en faire qu'une légende ; on doit en conserver pieusement tous les traits, même les plus humains, en respecter la réalité touchante et terrible... Que l'esprit romanesque y touche, s'il ose ; la poésie ne le fera jamais. Eh ! que saurait-elle ajouter?... L'idée qu'elle avait, pendant tout le Moyen Age, poursuivie de légende en légende, cette idée se trouva, à la fin, être une personne ; ce rêve, on le toucha. La Vierge secourable des batailles, que les chevaliers appelaient, attendaient d'en haut, elle fut ici-bas... En qui ? C'est la merveille. Dans ce qu'on méprisait, dans ce qui semblait le plus humble, dans une enfant, dans la simple fille des campagnes, du pauvre peuple de France. Car il y eut un peuple, il y eut une France. Cette dernière figure du passé fut aussi la première du temps qui commençait. En elle apparurent à la fois la Vierge et déjà la Patrie¹³. »

Parvenu, dans son entreprise de « résurrection » du passé de la France, au seuil de ces temps nouveaux que la venue de Jeanne, ressentie par lui comme une sorte de répétition du mystère de l'Incarnation, lui semblait inaugurer, Michelet s'interrogea sérieusement sur sa méthode et ses devoirs d'historien. Il admit qu'il avait sous-estimé, dans sa jeunesse, le pouvoir des héros et qu'il avait trop douté de leur existence. Le 30 mars 1842, quelques

12. *Histoire de France*, I. VII, ch. 3 ; t. II, p. 68.

13. *Histoire de France*, I. X, ch. 4 ; t. II, p. 254.

mois après la publication du tome V de l'*Histoire de France*, où figurait l'épopée de la Pucelle, il enregistra dans le *Journal* la conclusion de son examen de conscience : « Je me suis mis, ce matin, à relire mon vieux Vico. Le principe est bien celui que j'ai signalé dans la préface de l'*Histoire romaine* : l'humanité est son œuvre à elle-même. Seulement, j'ai eu tort, dans cette préface, de trop lier ce principe à l'anéantissement des grandes individualités historiques. » Le devoir de réparer son « tort » allait inspirer à Michelet une résolution singulière. Subjugué par l'exemple de Jeanne et aussi par celui des prophètes de l'Ancien Testament, qu'il lisait avec ferveur¹⁴, il voulut devenir, sans plus attendre, l'historien de l'époque la plus héroïque de l'histoire de France. C'est pourquoi il interrompit les préparatifs de l'*Histoire de la Renaissance*, qui devait succéder naturellement à l'*Histoire du Moyen Age*. Il orienta ses recherches et son enseignement vers l'âge apocalyptique dont la prise de la Bastille marquait, pour lui, l'avènement. En 1847, il publia le premier tome de l'*Histoire de la Révolution*.

Qu'on ne s'y trompe pas : le disciple émancipé de Vico n'eut ni le désir ni le sentiment de désavouer son maître. Il annonça bien haut qu'il demeurerait l'historien d'un peuple. « Sans nier l'influence puissante du génie individuel, expliqua-t-il à ses lecteurs, nul doute que dans l'action de ces hommes (les héros), la part principale ne revienne pourtant à l'action générale du peuple¹⁵. » Il s'émerveilla, en s'informant sur les journées révolutionnaires, de l'absence de tout « meneur ». Il présenta comme un acte de foi collectif l'assaut donné à la Bastille : « Personne ne proposa. Mais tous crurent, et tous agirent. Le long des rues, des quais, des ponts, des boulevards, la foule criait à la foule : "A la Bastille ! A la Bastille !" ¹⁶. » Il fit en sorte que, dans son récit, la fête de la Fédération fût célébrée, spontanément, par la nation unanime : « Rien de plus beau à voir que ce peuple avançant vers la lumière, sans loi, mais se donnant la main. Il avance, il n'agit pas, il n'a pas besoin d'agir ; il avance, c'est assez ¹⁷. » Là-dessus, lorsque, tout occupé de ressusciter la grande communion révolutionnaire, il vit les Français de la Seconde République abdiquer leur liberté et se jeter dans les bras d'un sauveur, son sang ne fit qu'un tour. Il répéta à qui voulut l'entendre l'avertissement du conventionnel Cloots : « France, guéris des individus. » Il développa, dans les derniers tomes de l'*Histoire de la Révolution*, préparés à Nantes, sa prédication « républicaine ».

Dans la pensée de l'historien, aucune révolution ne semblait donc s'être produite. Et pourtant, sous l'effet de l'inspiration dont la Pucelle avait été la muse, Michelet se savait transformé. C'est qu'il avait vivifié, dans

14. Après avoir lu Isaïe, Michelet consigna dans le *Journal*, le 4 avril 1842, une longue méditation. L'exemple du prophète l'aida à mieux se pénétrer de sa propre mission d'historien. Ne pensait-il pas à lui-même, en écrivant à propos d'Isaïe : « Il emporte au désert le passé, s'il y a un passé. Lui-même, au fond, il n'en sait rien. Les faits qu'il voit peints par le doigt de Dieu et comme réfléchis au puits profond de son cœur, sont-ils advenus, ou adviendront-ils ? Il les voit, moins comme faits que comme droit, comme Dieu les verrait, tous les temps étant finis, au jour du Jugement » ?

15. *Histoire de la Révolution*, l. III : « De la méthode et de l'esprit de ce livre » ; t. I, p. 287.

16. *Histoire de la Révolution*, l. I, ch. 7 ; t. I, p. 145.

17. *Histoire de la Révolution*, l. III, ch. 11 ; t. I, p. 403.

sa propre expérience d'historien du peuple, la philosophie de l'histoire héritée de Vico. L'action héroïque ne lui posait plus un problème théorique, mais un cas de conscience. Il s'était convaincu que « le peuple, en sa plus haute idée, se trouve difficilement dans le peuple » et qu'« il n'est dans sa vérité, à sa plus haute puissance », que dans l'« homme de génie¹⁸ ». Il voyait désormais dans le héros un simple parmi les simples, un enfant parmi les enfants, et non pas, selon la tradition antique, un géant parmi les nains, un demi-dieu parmi les hommes.

C'est pourquoi, dans *l'Histoire de la Révolution*, une relation originale unit le héros et le peuple dont il est le fils. Michelet commence toujours par évoquer cette paternité populaire, à laquelle le héros doit d'apparaître au grand jour de l'histoire. Naissance, ou plutôt seconde naissance, comme dans le baptême. Le héros y dépouille le vieil homme qu'il était et qui, ni pire ni meilleur, ressemblait à tous ses frères. Qu'importe si Mirabeau appartenait, par ses mœurs douteuses, « à son temps, à sa classe¹⁹ » ! Il va, purifié par la faveur populaire, « renaître jeune avec la France, jeter son vieux manteau taché²⁰ ». Pour le besoin de sa cause, dans la nécessité du combat, le peuple élit et consacre le guide qui lui est momentanément indispensable. A la veille de Valmy, Dumouriez est un officier obscur. Le lendemain, sans qu'il l'ait voulu et sans qu'il le sache, « la Révolution le prend, l'adopte, elle l'élève au-dessus de lui-même et lui dit : "Sois mon épée"²¹ ». Kellermann subit, de son côté, la même métamorphose. Rendu à sa médiocrité naturelle, il se souviendra, toute sa vie, « avec attendrissement et regret, du jour où il fut un homme, non simplement un soldat, du jour où son cœur vulgaire fut un moment visité du génie de la France²² ». Cette visitation peut régénérer les êtres les plus vils. Ainsi, le 24 avril 1793, après le verdict du tribunal révolutionnaire, lorsque l'infâme Marat sort dans la rue sous les acclamations d'une foule déguenillée : « Il était fort touchant, ce peuple, quelque peu digne que fût l'objet de sa gratitude, touchant et par son bon cœur et par l'excès de ses maux. Nul doute que cette bonté n'ait atteint Marat lui-même, qu'un éclair de sensibilité n'ait traversé cette âme, plus vaniteuse et furieuse que perverse. C'est à ce moment, ou jamais, qu'il trouva la belle parole qu'il a répétée souvent : "Je me suis fait *anathème* pour ce bon peuple de France"²³. »

Dans les moments de grâce où il est appelé à se surpasser, le héros parle au nom de tous. Ici commence sa mission. Il devient le héraut du peuple. Il trouve des mots qui parlent à chacun et qui ne lui appartiennent plus. « Tout le monde s'étonne, observe Michelet dans *Le Peuple*, de voir les masses inertes vibrer au moindre mot de lui... Pourquoi s'en étonner ? Cette voix, c'est celle du peuple : muet en lui-même, il parle en cet homme, et Dieu avec lui. C'est là vraiment qu'on peut dire : *Vox populi, vox Dei*²⁴. »

18. *Le Peuple*, II^e partie, ch. 7, p. 187 (éd. Refort).

19. *Histoire de la Révolution*, l. I, ch. 2 ; t. I, p. 90.

20. *Histoire de la Révolution*, *ibid.*

21. *Histoire de la Révolution*, l. VIII, ch. 8 ; t. I, p. 1118.

22. *Histoire de la Révolution*, l. VIII, ch. 8 ; t. I, p. 1130.

23. *Histoire de la Révolution*, l. X, ch. 8 ; t. II, p. 477.

24. *Le Peuple*, II^e partie, ch. 7, p. 187.

Que de fois, dans *l'Histoire de la Révolution*, Michelet ne définit-il pas le héros par ce don prophétique ! Desmoulins, avant de mourir, prend « conscience d'avoir été la voix du peuple ²⁵ ». Quant à Danton, il est « la voix même de la Révolution et de la France ²⁶ ». Mais celui qui fut sinon le plus grand, du moins le plus pur des tribunes révolutionnaires reste Chalier, missionnaire de la République, qui fit parler la misère taciturne des canuts de Lyon. « On le sent trop, écrit Michelet, ce prophète, ce bouffon, n'est pas un homme. C'est une ville, un monde souffrant : c'est la plainte furieuse de Lyon. La profonde boue des rues noires, jusque-là muette, a pris voix en lui. En lui commencent de parler les vieilles ténèbres, les humides et sales maisons, jusque-là honteuses du jour ; en lui la femme souillée ; tant de générations foulées, humiliées, sacrifiées se réveillent maintenant, se mettent sur leur séant, chantent de leur tombeau un chant de menaces et de mort ²⁷. »

Le héros, chantant la misère du peuple et de l'humanité souffrante, devient donc poète. Poète, sans doute. Mais prophète aussi, puisque sa parole mobilise les énergies, suscite l'action, accélère la ruine de l'injustice, change le cours de l'histoire. Aussi Michelet considère-t-il avec un respect proprement religieux un orateur tel que Danton, qui restaure le pouvoir créateur du Verbe, hérite le privilège du Dieu de la *Genèse* : « Parole et acte, c'est tout un. La puissante, l'énergique affirmation qui assure les cœurs, c'est une création d'actes ; ce qu'elle dit, elle le produit. L'action est ici servante de la parole ; elle vient docilement derrière, comme au premier jour du monde. Il dit, et le monde fut ²⁸. »

L'obéissance que le héros obtient ainsi ne doit rien à la contrainte. A la différence du politique, qui gouverne par la loi, l'« homme de génie » dont *Le Peuple* propose le portrait s'impose par l'autorité qui émane de sa parole ou de son action, parce qu'elle s'attache à sa personne. Il élève les âmes, au lieu de les tenir sous sa domination. Michelet analyse en des termes presque bergsoniens l'« appel » du héros qui tire la foule du sommeil de ses résignations et oblige chaque individu qu'il approche à se surpasser : « C'est l'effet d'une telle force de tout élever. Chacun regarde et admire et grandit d'avoir regardé... Tous gagnent un degré ; même les moindres sont moins petits. Le vrai héros, par cela seul qu'il est, imprime à tous une gravitation par en haut ²⁹. »

Qui est donc, en lui-même, ce « vrai héros » ? Michelet admire, d'abord, en lui un être simple, simple comme un corps simple, comme un enfant ou un simple d'esprit. Aucun doute ne divise, dans le cœur du Grand Ferré, la colère du paysan résolu à chasser sans délai l'envahisseur de sa terre. Aucune comédie ne tient Danton à distance de ses explosions oratoires. Le héros, pourtant, n'est pas un ingénu. Il ne lui est pas interdit, bien au contraire, de faire preuve de bon sens, s'il descend d'un peuple de paysans rusés et

25. *Histoire de la Révolution*, l. XVII, ch. 7 ; t. I, p. 1025.

26. *Histoire de la Révolution*, l. VII, ch. 3 ; t. I, p. 1025.

27. *Histoire de la Révolution*, l. XII, ch. 5 ; t. II, p. 674.

28. *Histoire de la Révolution*, l. VII, ch. 3 ; t. I, p. 1025.

29. *Histoire de France* (2^e partie, introduite par *l'Histoire de la Renaissance*), l. VI, ch. 8 ; t. IV, p. 288.

malicieux. Jeanne, par l'habileté de ses réponses, déconcerte les théologiens qui, lors de son interrogatoire, s'efforcent de la confondre. Elle ne se conduit pas en illuminée. Elle incarne plutôt « le bon sens dans l'exaltation ³⁰ ». De même Danton : il demeure, dans ses éclats, le « personnage énergique et très fin qu'on voit souvent parmi les paysans de Champagne, les rusés compatriotes du bon La Fontaine ³¹ ».

Eclairé par la réflexion, non du philosophe, mais du paysan, le héros accède à une innocence seconde, qui n'appartient qu'à lui. Il la reçoit par grâce, en faisant l'économie de la sagesse. D'où la sévérité dont Michelet fait preuve envers les révolutionnaires vertueux. Il leur refuse le don de l'héroïsme. L'intelligence, la volonté leur appartiennent ; mais il leur manque le bon sens et la pureté du cœur. Robespierre est leur modèle. On le surnomme, à bon droit, l'Incorruptible. Il ne boit pas un verre ni ne prononce un mot de trop. Il vit la République comme une ascèse. En bon disciple de Rousseau, il mange, chaque jour, à la table d'un menuisier. Hélas ! la vertu n'est pas l'héroïsme. Michelet n'a que mépris pour la simplicité, qu'il juge affectée, de l'Incorruptible. Il le soupçonne de singer mécaniquement la foi révolutionnaire comme un jésuite la foi révélée. Il dénonce en lui « l'homme des principes ³² », capable de sacrifier à leur défense la Révolution et la France. Il voit dans son amour immodéré de la vertu la cause de « cet enfer où la morale fit faire des crimes ³³ ». Il reproche à ce demi-habile, doublé d'un puritain, de vivre, de penser et d'agir dans le monde de la médiocrité, de l'*aurea mediocritas* des classiques, où se fomentent toutes les tyrannies.

Il loue, par réaction, la « bonhomie » d'un Danton, ce « je ne sais quoi de naïf et de profond qui fait comprendre les masses ³⁴ », ou la démesure d'un Marat, qui joue le rôle nécessaire de « fou » du peuple, ou la répugnance instinctive qu'inspire à Mirabeau, « robuste athlète » de la démocratie, le « parti de la médiocrité », parti « métis, à deux sexes, ou plutôt sans sexe, impuissant, mais, comme les eunuques, s'agitant en proportion de son impuissance ³⁵ ». Quelle distance entre le naturel du héros et la tension du vertueux ! A vouloir faire l'ange, Robespierre fait la bête. Héros, il ne l'est pas pour avoir trop voulu le devenir. Le véritable héros se moque de l'héroïsme. Il est le plus humain des hommes, l'homme le plus complet. On s'imagine qu'il s'élève au-dessus de l'ordre humain, qu'il descend peut-être du ciel, alors qu'il se contente de porter ou de traduire fidèlement les peines et les espérances communes. Michelet le salue, comme on saluait Luther au temps de la Réforme, du nom de *Herr Omnes*, qu'il traduit par « Monseigneur Tout-le-Monde ». Il prend à témoin les lecteurs du *Peuple* de son humanité : « Cet homme par excellence, une imprudente adoration le rejette au ciel, l'isole de la terre des vivants, où il avait sa racine... Eh ! laissez-le donc parmi nous, celui qui fait la vie d'ici-bas. Qu'il reste homme, qu'il reste peuple.

30. *Histoire de France*, l. X, ch. 4 ; t. II, p. 223.

31. *Histoire de la Révolution*, l. VIII, ch. 8 ; t. II, p. 158.

32. *Histoire de la Révolution*, l. IV, ch. 5 ; t. I, p. 483.

33. Lettre à A. Dumesnil, datée du 14 janvier 1853, in *Lettres inédites*, publiées par Sirven (P.U.F., 1924).

34. *Histoire de la Révolution*, l. VI, ch. 6 ; t. I, p. 872.

35. *Histoire de la Révolution*, l. IV, ch. 10 ; t. I, p. 554.

Ne le séparez pas des enfants, des pauvres et des simples, où il a son cœur, pour l'exiler sur un autel. Qu'il soit enveloppé dans cette foule dont il est l'esprit, qu'il plonge en pleine vie féconde, vive avec nous, souffre avec nous ; il puisera dans la participation de nos souffrances et de nos faiblesses la force que Dieu y a cachée, et qui sera son génie même³⁶. »

Qui ne devine que l'auteur du *Peuple*, tout en composant le portrait du héros, songe aussi à celui de l'historien, de l'écrivain qu'il voudrait être lui-même : capable d'exprimer l'« esprit » de la « foule » dont il s'enveloppe et de traduire, avec l'originalité involontaire de la fidélité, les « souffrances » et les « faiblesses » de tous ? Oui, Michelet rêva de se donner le style de l'héroïsme, d'acquérir le langage de l'innocence seconde. Projet romantique, s'il en fut, que l'historien émérite du peuple français n'était toujours pas sûr, vers la fin de sa carrière, d'avoir exécuté : « O problème : être vieux et jeune, tout à la fois, être un sage, un enfant ! J'ai roulé ces pensées toute ma vie. Elles se représentaient toujours et m'accablaient. Là, j'ai senti notre misère, l'impuissance des hommes de lettres, des subtils. Je me méprisais³⁷. » Ces « pensées » scrupuleuses, contemporaines de *Nos fils*, Michelet les roulait déjà dans sa retraite nantaise, quand il se levait avec le soleil pour écrire les derniers chapitres de *Histoire de la Révolution*. Il ne lui appartenait certes pas de se décerner un satisfecit, de s'abandonner à un contentement qui l'eût écarté des voies de l'héroïsme littéraire. L'initiative de lui reconnaître, à son insu, cette autorité de la Parole qu'il admira chez ses héros préférés incombait au seul peuple de ses lecteurs : *Vox populi, vox Dei*.

36. *Le Peuple*, II^e partie, ch. VII, p. 188.

37. *Nos fils*, l. V, ch. 2, p. 363 (2^e édition, 1870, Librairie internationale).